

La REVerdie

Numéro 2 – mars 2015

Edito

Eve

Passer ensemble la Semaine Internationale en Santé Mentale (SISM) sous le soleil du sud de la France. Assister à un colloque sur la diversité des expériences humaines qui nous rassemblent. Participer au 3^{ème} rassemblement français des entendeurs de voix et révolutionner la psychiatrie. Ajouter à tout cela quelques lectures pétillantes et stimulantes. Continuer à REVer et à agir... Voici la REVerdie n°2 !

Ce numéro, largement augmenté dans son volume, propose des articles de réflexion, un témoignage, une recension de lectures et une BD. Il débute sur une interrogation concernant les avantages et désavantages de s'ouvrir à une compréhension en termes de rétablissement pour les proches d'entendeurs de voix. Est-ce si facile de vouloir le rétablissement de son enfant ? Qu'est-ce que cela engage pour sa propre économie psychique ? Qu'est-ce que cela implique dans les relations aux soignants ? Ou encore à son propre enfant entendeur de voix ? Dans l'article suivant,

c'est le point de vue des entendeurs de voix, leurs témoignages qui sont mis à l'honneur par un retour sur lectures de chemins de rétablissement. Puis, Jo prend la parole pour nous faire partager son expérience d'entente de voix, pour nous expliquer comment cette épreuve l'a transformée dans son rapport au monde, à son existence et à sa voix. « Et la voix resta, et la voix changea » : cette phrase marque un tournant majeur dans l'histoire de son parcours de rétablissement, sans recours à la psychiatrie. Le dernier article propose quelques flashes sur le congrès mondial *Intervoice* à Thessalonique en 2014. On y découvre d'autres façons d'être psychologue ou infirmier psychiatrique, des réflexions autour de l'expérience suicidaire et de son évaluation, entre autres choses... Cerise sur le gâteau : une courte BD nous transmet quelques aspirations à l'auto-émancipation, quelques incitations à une politique de la relation interpersonnelle fondée sur l'acceptation de la diversité des expériences humaines.

Sommaire

Accepter la maladie ou croire au rétablissement ? Dilemme à l'Unafam...	p.2
Chemins de rétablissement	p.3
Cohabiter avec sa ou ses voix : oui, c'est possible ! L'amie que je n'attendais pas !	p.5
Descartes ou Clémenceau... D'où tirer son inspiration ? A propos du dernier congrès d'Intervoice	p.6
L'instant récréatif : notre fanzine	p.11

Accepter la maladie ou croire au rétablissement ? Dilemme à l'UNAFAM...

Yann Derobert

Elle : "Tu sais très bien ce qui se passe. Tu es au courant. Toi aussi tu es contre moi."

Septembre 1995, j'ai 23 ans et ma mère s'adresse à moi comme si j'étais complice d'un complot fomenté contre elle et qui implique un certain nombre de personnages politiques importants ainsi que sa propre famille. Alors que je me prépare à passer mes examens de fin d'études, le monde dans lequel j'ai vécu depuis mon enfance – un monde où ma mère tenait une place centrale, celle d'un repère, d'une référence, un monde peut-être déjà un peu fissuré – ce monde est en train de s'effondrer sous mes yeux sans que je m'en rende encore tout à fait compte. Parmi toutes les questions auxquelles j'allais me trouver confronté, il y avait celle qui avait présidé à mon périple ce jour-là jusqu'à elle, pour "me faire ma propre idée" : Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire de faire hospitaliser sa mère en psychiatrie ?

Depuis les tous débuts du REV, j'ai eu l'occasion de croiser des membres de l'Unafam : un représentant officiel national, quelques représentants de délégations régionales et des dizaines de "membres". Une des membres fondatrices du REV était aussi membre de l'Unafam et nous avons toujours compté parmi nous des personnes très impliquées dans l'association qui sont également adhérentes de l'Union. J'ai observé, en effet, que les "parents d'un enfant qui reçoit un diagnostic de schizophrénie" (groupe que je désignerai plus loin

simplement par "les parents") trouvent souvent le chemin de l'Unafam. Parfois, depuis deux ans, ils trouvent aussi le chemin du REV. Et, pour moi, c'est une sorte d'aubaine naturelle : alors que le REV invite toute personne intéressée à agir en faveur du rétablissement en santé mentale, alors que "les parents" sont, a priori, les premiers à désirer le rétablissement de leur enfant, l'attrait des parents pour le REV me paraissait couler de source et être *une bonne chose*. Force est d'ailleurs de constater que "les parents" impliqués aujourd'hui dans le REV sont porteurs de certaines de nos questions les plus stimulantes : comment accepter de prendre le risque du rétablissement quand on a trouvé un répit dans le "maintien" ? Comment vivre avec un entendeur de voix ? Comment me situer entre le REV qui m'offre des perspectives d'échanges sur les voix avec mon enfant et le psychiatre dont dépend mon fils s'il est hospitalisé qui, lui, me dit que c'est dangereux de le faire ? Quelle(s) perspective(s) de rechange si j'abandonne ma mission de secours auprès de mon enfant ? Dois-je pousser mon enfant à prendre des médicaments dont je crains les effets délétères sur sa santé ?

Il existe apparemment un moyen de liquider ces questions : accepter la maladie. En acceptant la maladie, je n'en veux pas à l'autre de son comportement insupportable, je me dis que c'est sa maladie, qu'il n'y peut rien. Même lorsqu'une situation devient compliquée à cause d'un tel comportement, je peux la désamorcer : "tu sais bien que c'est ta maladie", hop !, je le déculpabilise de s'être montré "fou", je me déculpabilise de n'avoir trouvé aucun moyen de me relier à lui à ce moment-là et je réactive, l'air de rien, LA solution quand on est malade, se faire soigner et prendre des médicaments. Comme il est malade, même si je suis

curieux des voix et de leur importance dans sa vie, je m'en remets aux médecins qui savent mieux ce qu'il en est et, si la question des médicaments demeure, je joue l'observance. Si, en plus, le "malade" accepte "sa" maladie, alors là, c'est la cerise sur le gâteau, car il n'y a plus besoin de le contraindre... Mais ce n'est pas toujours facile à obtenir, "l'insight"... à cause de la maladie, justement, qui implique le déni. Il faut donc rester vigilant. CQFD. Acceptation, observance, vigilance : parcours balisé, c'est rassurant. Pour le moment... Car une autre question se profile à l'horizon : que va-t-il devenir après ma mort ?

Des années plus tard, quand j'ai pu parler de ce *premier épisode (il y en eut d'autres par la suite)* à la fois avec un peu de recul mais aussi avec sincérité à des personnes qui m'étaient intimes, la formulation la plus juste que j'ai trouvée fut : "c'est comme si ma mère était morte pour moi, à cette époque-là, la mère de mon enfance. J'ai dû faire le deuil de mon ancienne mère et, comme il y avait, malgré tout, toujours une personne vivante en face de moi qui était aussi ma mère, j'ai appris à connaître ma nouvelle mère.". La personne que j'admirais pour sa lucidité et son esprit critique avait apparemment sombré à tout jamais dans l'obscurité, laissant la place à quelqu'un que j'avais l'impression de ne pas connaître. Ainsi, alors que le processus de la découvrir, de la comprendre et de l'aimer telle qu'elle est se poursuit pour moi à ce jour et alors qu'elle a, pendant tout ce temps (près de 20 ans !), toujours eu affaire à des médecins-psychiatres, je n'ai pas le souvenir, à aucun moment, d'avoir jamais considéré ma mère comme malade. Cela n'a pas résolu tous les problèmes mais m'a permis d'entretenir un lien de qualité avec elle, qui nous rassure tous les deux face aux adversités de l'existence. Si je reste surpris du fait

qu'aucun professionnel de santé mentale n'ait tenté de m'impliquer (ni même de m'informer) de leurs soins à son égard, je n'en suis pas amer. Et, surtout, j'ai pu continuer à profiter de l'esprit critique et de la lucidité de ma mère qui n'avaient finalement pas sombré si profond qu'ils ne pussent à nouveau projeter leur lumière sur le monde !

Si les enjeux sont différents quand il s'agit de son enfant, se pourrait-il que la perspective du rétablissement soit moins enrichissante ? Je crois, en tout cas, que si toutes les questions méritent d'être posées, il en est de plus fertiles que d'autres.

Chemins de rétablissement

Magali M.

Lorsque Josette Deborde est venue pour la première fois assister à l'un des forums du REV France, elle nous a gentiment laissé un exemplaire de son livre. Je l'ai lu sans tarder. Elle y raconte l'enquête au long cours dans laquelle elle s'est engagée à partir du moment où sa voix est apparue. Pour faire face à la frayeur et au désespoir liés à cette apparition, pour trouver un sens à ce qui lui arrive, elle a cherché dans l'histoire, dans la spiritualité, jusqu'à se forger sa propre compréhension des faits et trouver plus de sérénité (voir ci-contre). Grâce à son livre, j'ai découvert une femme courageuse et déterminée à affronter ses malheurs et y trouver des issues. Elle m'a donné le goût de lire d'autres témoignages. Ça tombait bien, nous en recevions d'autres.

Dans *Pa'pa fou, fille de Schizophrène*, Lorraine Dey raconte comment elle a vécu

de sa place d'enfant sa relation avec un père adoré mais que les adultes ont dit malade. Elle témoigne de sa douleur, de son incompréhension et de sa colère face au diagnostic de schizophrénie qu'il reçoit, face aux traitements médicaux dévastateurs pour sa santé (électrochocs), de son désarroi devant l'étranger qu'il devient parfois pour sa famille. Je comprends son récit comme une manière de revisiter le parcours de son père, d'honorer sa mémoire et les liens privilégiés qu'ils ont maintenus malgré tout.

"De psychologue à psychotique". Si le titre du livre de Serge Tracy surprend, le sous-titre "l'homme derrière les étiquettes" éclaire son projet : raconter son parcours singulier dans ce qu'il nomme lui-même la psychose. La première fois, il a entendu le mot "Christ" lorsque ses clés sont tombées sur le sol. Puis les voix et les présences ont progressivement pris le pouvoir sur sa vie, entraînant plusieurs hospitalisations et quelques désastres personnels. Mais au fil des années, il a aussi trouvé des alliés : chez ses proches, chez certains soignants. Avec certaines présences aussi, ses "amies", avec lesquelles il a pu négocier une relation plus soutenante et moins envahissante. Il est aujourd'hui investi dans les activités du groupe sur l'entente du voix du Pavois, au Québec, et il préfère employer le terme "entendeur de voix" que "psychotique".

Aimée F. est à la retraite depuis peu lorsque un jour, elle entend un oiseau lui faire un compliment. Les oiseaux qui lui parlent vont se multiplier et leurs propos devenir très désobligeants. Dans sa maison aussi, les voix se multiplient. Elles se cachent dans les objets du quotidien et transforment l'activité la plus ordinaire en supplice. Ranger la vaisselle, éplucher des légumes, tout mouvement de sa part fait

intervenir des voix moqueuses, malveillantes, humiliantes. Aimée F. décide de tenir un journal dans lequel elle consigne leurs propos, analyse leur malignité et relate ses efforts pour leur tenir tête, invalider leurs arguments. Elle s'appuie sur ses capacités de raisonnement, sa foi chrétienne, des conversations avec un prêtre, le soutien de son mari pour tenter de leur faire face. Par sa précision, sa méticulosité, son récit donne à sentir ce qu'est l'entente de voix à ceux qui ne connaissent pas ces phénomènes. Ceux qui les connaissent y trouveront une sœur en expérience.

C'est encore un témoignage très différent que met en ligne Laurence Martin sous le titre *Pour une psychiatrie bienveillante*. « Je n'ai pas voulu me contenter de dénoncer des pratiques ou des préjugés, mais essayer d'apporter des pistes de réflexion pour changer les choses. » explique-t-elle. Appuyé sur ce qu'elle a vécu lors de ses hospitalisations, son texte analyse, parfois avec humour, toujours avec acuité, l'infantilisation subie, la prise de pouvoir des soignants, leurs injonctions paradoxales, les violences qui génèrent la peur et la perte de confiance. Mais elle évoque aussi les gestes et les paroles qui lui ont fait du bien et des propositions concrètes pour changer la relation entre soignants et soignés.

Tous différents, tous constructifs, chacun de ces récits apporte une graine dans le jardin du Rétablissement. Plus : une invitation à les cultiver !

Bibliographie :

Aimée F., *Les Voix*, préface et postface de Nicole Anquetil, Payot, 2014

Lorraine Dey, *Pa'pas fou, fille de schizophrène*, renseignements sur : <http://www.lorrainedey.fr/pa-pas-fou>

Josette Deborde-Delmas, *Entre deux*

réalités, la vie bouleversée, Edilivre, 2009
Laurence Martin, *Pour une psychiatrie
bienveillante*,
[https://blogschizo.wordpress.com/
mon-livre/](https://blogschizo.wordpress.com/mon-livre/)
Serge Tracy, *De psychologue à
psychotique, l'homme derrière les
étiquettes*, Les Editions Québec livres,
2014

Cohabiter avec sa ou ses voix : oui, c'est possible ! L'amie que je n'attendais pas !

Jo.

J'entends une voix depuis plus de 30 ans ; elle est dans ma tête, dans mon corps, elle ressent tout ce que je ressens, elle lit mes pensées, anticipe mes désirs, participe de mes joies et de mes peines mais jamais ne se mêle de diriger ma vie. Et, c'est cette neutralité, sans doute, qui m'a permis d'accepter, de supporter cet hôte indésirable. Elle m'habite d'une certaine manière mais plus précisément je dirais que nous cohabitons et aussi surprenant soit-il, d'une façon plutôt agréable. Et pourtant ce ne fut pas toujours le cas !

Il y a eu un avant et un après... la VOIX.

Avant, j'étais « normale » : je n'entendais qu'avec mes oreilles, je ne communiquais qu'avec ma bouche, je gardais mes secrets. Avant, j'étais banale : un boulot, un mari, des enfants, puis un divorce, des aventures, des galères.

Avant, j'étais tout sauf sûre de moi : j'avais peur des questions sans réponse, de l'avenir, de la vie.

Avant, je me sentais perdue, malheureuse souvent...

Et puis, un matin la VOIX est arrivée, dans ma tête, dans mon corps, dans ma vie et avec ELLE le pire des cauchemars est devenu réalité.

Négative, agressive, avec cette voix j'ai connu la torture mentale, physique, la peur incessante, le VRAI désespoir. Que me restait-il comme solutions : la camisole chimique, le suicide ?

J'ai commencé une quête pour comprendre comment j'en étais arrivée là et pourquoi ? Ce qui justifiait et ce que mettait en place la voix dans ma vie. Une quête spirituelle, religieuse, historique, philosophique, je cherchais tous azimuts ; j'avais tellement besoin de comprendre ce qui m'arrivait, de mettre un sens sur ce phénomène. Au final je me suis enrichie même si le voile n'est pas entièrement levé, mais pour ce qui me concerne je pense que les voix ne viennent pas par hasard. Elles sont des révélateurs de ce que nous avons vécu, de ce que nous pouvons devenir, elles nous invitent à réfléchir ; ou elles nous détruisent ou elles nous construisent. J'ai opté pour la deuxième solution.

Aussi, je pris conscience de tout ce que j'avais ignoré avant... la beauté incroyable de la vie, l'amour qui nous relie, j'avais tellement de choses à apprendre, à comprendre, tant de choses à faire ! Et la première : faire face, remonter vers la lumière du puits sans fond où j'étais tombée.

Alors, si j'ai prié, aimé, cherché, j'ai surtout accepté cette voix, ce phénomène inimaginable que je ne comprenais pas mais qui, je le subodorais, ne me quitterait pas. Je n'ai pas frappé à la porte du psychiatre ; pouvait-il comprendre ce qui m'arrivait et m'aider ? Je ne le pensais pas, à tort peut-être, mais ce fut mon choix.

Et la VOIX resta et la VOIX changea.

Aujourd'hui, je suis différente : je n'entends pas qu'avec mes oreilles mais j'écoute la voix dans le silence de mon être, je lui parle sans que mes lèvres bougent et nous dialoguons comme deux amies.

Aujourd'hui, je suis confiante : je n'ai plus peur, j'aime la vie et la respecte, et, malgré les embûches et les malheurs que celle-ci ne m'a pas épargnés, je n'ai plus jamais connu le désespoir et le doute. Paradoxalement cette voix mystérieuse m'a rendu plus forte, plus consciente et si j'ai mal parfois, c'est pour ceux qui souffrent, qui sont dans les ténèbres comme je l'ai été. Alors comment faire renaître l'espoir ?

Je n'ai pas de recette sinon vivre, du mieux que l'on peut, avec comme objectif : s'en sortir. Et s'il est faisable de vivre avec cette écoute, alors il faut tenter l'impossible et accepter « l'amie » que l'on n'attendait pas.

Descartes ou Clémenceau ... D'où tirer son inspiration ?

A propos du dernier congrès
d'InterVoice

Yann Derobert

De la force des représentations...

Dix-huit ans, n'est-ce pas le plus bel âge ? Quand, tout juste majeur, il nous est enfin offert (socialement) d'explorer notre liberté... La mienne, j'allais en faire l'expérience, d'abord, le cul posé sur une chaise en classe prépa. Ayant toujours douté de mes capacités, j'étais plutôt fier de siéger ainsi parmi ce qu'on m'avait

toujours présenté comme une forme d'élite scolaire. Prince du doute, disais-je, peu me doutais-je alors pourtant des affres que j'allais devoir traverser pendant ces deux années d'intenses études... Mais enfin j'étais là, au Lycée Clémenceau.

Il avait fallu choisir entre Descartes et Clémenceau, lycées respectifs des deux grandes villes voisines du domicile de mes parents où existait cette fameuse classe préparatoire. Mon choix s'était fait, bien-sûr, sans égard pour les figures historiques éponymes... et pourtant. Dans mon esprit "Clémenceau" (le lycée) m'avait paru grand, libre et ouvert tandis que "Descartes" me semblait petit, borné et renfermé. Je ne sais d'ailleurs toujours pas quelle "réalité" se cache derrière ma représentation car je n'ai, à ce jour, l'expérience directe que du "Clémenceau"...

Cependant, au cœur du "Clem's", dans la salle de classe de physique, pendait au mur un portrait de Descartes (René). A défaut du lycée, je me suis fait - à force d'observer cette reproduction pendant les longues heures d'ennui des cours que je subissais - une idée toute personnelle du personnage de Descartes qu'on imposait ainsi passivement à ma vue. Bien loin, peut-être, de ce qu'on cherchait ainsi à m'inculquer, je percevais notamment ses paupières tombantes, coupant la moitié de son regard, comme des œillères et y voyais le reflet d'une perception étriquée du monde...

De retour à Thessalonique

En 2009, quelques (*hum hum*) années plus tard, me voici à Maastricht pour la première édition du congrès mondial sur l'entente de voix (World Hearing Voices Congress), au milieu de 400 personnes de toutes origines. Etudiant en fin de cursus

de psychologie dans une université parisienne qui se présente parfois et se perçoit souvent comme “élitiste”, je crois avoir quelques connaissances sur ce qui continue de s'appeler “schizophrénie” (avec ou sans “s”) et aussi sur ce qui prétend se présenter comme une démarche scientifique en psychologie. Après quelques minutes pourtant, tout vole en éclats.

Après les lectures, les examens, les sélections, les stages pratiques, la machine à penser s'arrête soudain de ronronner : j'entends la voix de survivants de la psychiatrie. Ron Coleman, Peter Bullimore, Jacqui Dillon, Eleanor Longden, etc., etc. Je pleure, j'enrage. Tourbillonnent dans ma tête, les renoncements, le défaitisme, l'auto-limitation de la pensée psychologique universitaire que j'ai connue jusque-là.

Tout le monde, ici, me demande : “Pourquoi il ne se passe rien en France ?”. Je ne sais pas. Je sais juste que *rien ne sera plus jamais comme avant* (ce qui pourrait être une formulation du *rétablissement*, d'ailleurs, mais c'est un autre sujet !). Je me ressourcer... Depuis mon décalage, à l'occasion de ce congrès de Maastricht, j'ai souvent eu l'occasion d'en parler en public. Cette expérience a changé ma vie, continue de la changer. Elle a contribué à réveiller “*Le Tigre*” en moi.

Alors, forcément, quand j'arrive à Thessalonique pour l'édition 2014 du congrès mondial sur l'entente de voix, c'est avec des convictions bien différentes qu'en 2009. Je viens *pour* me ressourcer. Et malgré le fait qu'en France existe maintenant le REV, malgré toutes les rencontres, les échanges, l'enthousiasme suscité, les parcours de rétablissement qui se dessinent partout, malgré tout ça et sans ternir leur valeur, le congrès de Thessalonique est à nouveau un choc.

L'écart entre ce qui se vit là et ce qui se pense ailleurs est si grand qu'on ne peut en repartir qu'avec l'interrogation - *un défi pratique* auquel je ne pourrais renoncer qu'en optant pour l'insignifiance, comme on limiterait volontairement sa propre respiration : *Comment en faire autant ? Comment faire plus, peut-être, si j'y arrive ?*

Sam, Will et les autres

C'est faire injustice, nécessairement, à la richesse du congrès que de tenter d'en restituer certains aspects marquants. Mais comment ne pas avoir envie de partager au moins quelques-unes de ces perles scintillantes ?

En premier lieu, peut-être, pour le symbole qu'elle représente à mes yeux, l'intervention de Sam Warner. Sam est une psychologue anglaise et elle nous fait un “one woman show”, explosant, dans sa forme même, tous les attendus, stéréotypes, présupposés et préjugés qui tiennent habituellement lieu de moule à produire du psychologue “neutre”, “posé” et “distant”. Descendant du petit piédestal d'où elle commande son *powerpoint*, elle mime devant l'assistance médusée puis hilare, la scène de la conception afin d'illustrer que d'un même phénomène naturel, on peut tirer aussi bien une interprétation machiste qu'une interprétation féministe de la chose. Pour elle, l'abus sexuel (dont ont été victimes de très nombreux entendeurs de voix) est d'abord un abus de pouvoir et celui-ci s'ancre à tout ce que notre société édite de règles “naturalisant” la domination masculine. Elle rappelle, notamment, que si les abus physiques sur enfants (au moins jusqu'à un certain âge) ont pour auteurs autant des femmes que des hommes, ce n'est pas le cas des abus sexuels qui sont le triste privilège des hommes. Au-delà de

tout ce qu'il faut changer dans les "prises en charge" psychiatriques pour que la parole des "patients" soit entendue, Sam nous rappelle bruyamment que le rétablissement est d'abord une entreprise sociale, impliquant une révolution des systèmes de pouvoir traditionnels (tels qu'ils se déclinent, aussi, dans les services de soin...)

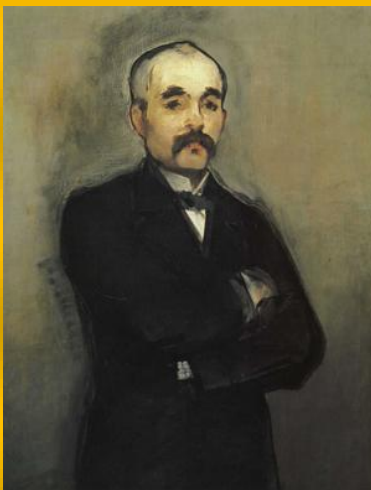
Depuis Durkheim au moins, on sait que le suicide est un fait social. Mais quelles conséquences en tirons-nous lorsque nous y sommes confrontés dans notre "vie quotidienne" ? Devant les congressistes à Thessalonique, Will Hall, poursuivant son travail de restitution de la dimension collective des troubles dits "psychiques", aborde les pulsions suicidaires à travers une illustration tragi-comique. Une de ses amies, n'arrivant à joindre personne de son cercle proche alors qu'elle est confrontée à des idées suicidaires envahissantes, se résout à appeler le "SOS Amitié" local (elle se trouve aux Etats-Unis). On la met en attente pendant... une demi-heure. Plus tard, elle dira à Will : "Ces trente minutes m'ont sauvé la vie". Passé le rire amer suscité dans la salle par son histoire, Will entame sa réflexion en évoquant les recherches menées ces dernières années par l'armée sur l'évaluation du risque suicidaire. Pour bien comprendre l'enjeu de la chose, il faut se souvenir que plus d'une vingtaine de soldats ou vétérans américains se suicide - chaque jour, en moyenne - depuis des années. Or l'évaluation du risque suicidaire réside comme LE socle des interventions professionnelles auprès des personnes sollicitant les services de santé. Pourtant, nous apprend Will, les recherches sont sans équivoque : les évaluations menées par les médecins, psychologues et autres, n'ont, en fait, aucune fiabilité... et Will d'en tirer la conclusion qui s'impose, qui est que cette

évaluation, elle a pour objectif premier de protéger les professionnels eux-mêmes en les assurant d'avoir "fait leur boulot". Mais alors que faire si on se soucie des personnes suicidaires elles-mêmes ? Pour Will, il convient d'abord de reconnaître que les idées et pulsions suicidaires ne sont pas un phénomène pathologique mais quelque chose de normal, dont la plupart des êtres humains font l'expérience à certains moments de leur vie. Pour les habitué-e-s du REV, j'en arrive là à décrire un processus familier... Dès l'instant où l'on cesse de catégoriser une expérience vécue comme un symptôme, il devient possible de s'y intéresser *vraiment*. Et c'est ce que propose Will : si une personne vous fait suffisamment confiance pour partager avec vous ses pensées suicidaires, c'est un privilège à ne pas laisser passer... Y-a-t'il quelque chose de plus fragile que cette confiance et de plus précieuse que cette opportunité ? Pouvons-nous nous montrer disponibles à l'autre dans ces affres ? Et sinon, quelle est la valeur de notre intervention ? La peur de la mort nous fige, mais selon Will, la pulsion suicidaire n'est pas un désir de mort, c'est un désir de changement. Tenter de convaincre la personne qui dit vouloir mourir que sa vie vaut la peine d'être vécue, c'est passer complètement à côté de ce désir. Alors, une meilleure appréhension de sa détresse serait de lui demander : qu'est-ce qu'elle voudrait changer pour que sa vie vaille à nouveau la peine ? Et comment pourrions-nous (ensemble) faire advenir ce changement ?

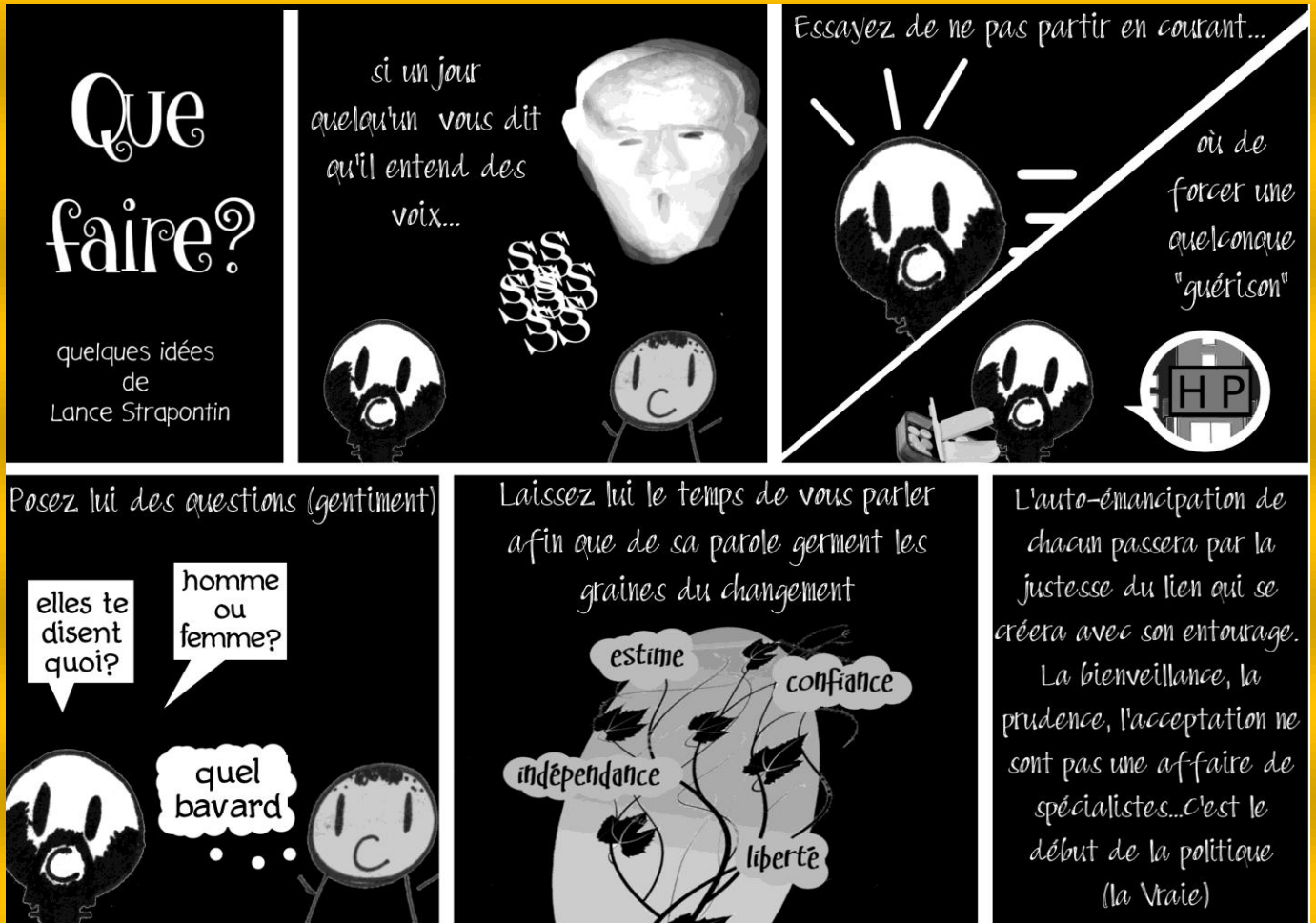
En dehors de la situation archétypique de "la personne suicidaire", cette question du changement résonne de manière sonore aux oreilles des professionnels tout au long du congrès. Comme je l'ai dit plus haut, chacun-e repart avec la question : *comment en faire autant, sinon plus ?* A laquelle, nous sommes bien obligés

d'ajouter : *dans mon contexte à moi et loin de tous ces gens formidables...* Adam Juhgroo et Joel Waddingham nous invitent à cette réflexion très concrète lors d'un atelier sur le thème : *"Qu'est-ce que ça veut dire d'être infirmier psychiatrique au sein du mouvement sur l'entente de voix ?"*. Pour rapporter en quelques mots une longue histoire, la force des convictions de la personne est essentielle... L'impératif moral, pour les infirmiers, n'est pas de se faire le relais des médecins - qui ont déjà suffisamment de pouvoir au sein du système - mais de soutenir la parole des "patients", de la défendre (ce qui, en passant, est, en soi, une forme révolutionnaire d'exercice infirmier...). Dans cette entreprise, ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Et auront besoin d'entretenir leur force précisément dans l'amitié avec des "gens formidables"... d'où la fonction pratique, fondamentale, de ces congrès.

Du temps de mon passage au Clem's, de ce temps où je trouvais Descartes repoussant, je n'avais aucune représentation de Clémenceau (Georges) à lui contraster. Qu'il est sexy, pour le coup, je trouve, sous le pinceau de Manet... Quant à l'élitisme scolaire, on l'aura compris, en santé mentale comme ailleurs, je ne le conseille à personne...



Notez vos *REVerdie*...



Bulletin d'adhésion au REV FRANCE

NOM..... PRENOM.....
ADRESSE.....
CODE POSTAL..... VILLE.....
TEL..... MAIL.....

Je souhaite recevoir les informations concernant le REV France par mail ou par courrier¹.
(En signant ce bulletin, je reconnais avoir pris connaissance des statuts du REV France et j'accepte de respecter son règlement intérieur²)

DATE SIGNATURE :

Adhésion simple : 30 € - Adhésion de soutien : 50 € - Adhésion bienfaiteur-trice : 150 + 50 €
Ce bulletin est à retourner rempli et accompagné de votre chèque à l'ordre du REV France à l'adresse suivante : REV France, 40 rue des Balles, 45650 St Jean Le Blanc.

¹ Rayer la mention inutile

² Ce bulletin, les statuts et le règlement sont téléchargeables sur le site de l'association REV France <http://www.revfrance.org> Une version papier peut vous être envoyée sur simple demande transmise par courrier, accompagnée d'une enveloppe timbrée pour la réponse à l'adresse ci-dessus.